

Objet d'étude : Le personnage de roman du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Question** Comparez les textes à partir du statut du narrateur et des points de vue choisis pour raconter les crimes. (4pts)

**Un travail d'écriture au choix** ( 16 pts)

**1 Commentaire** : Vous commenterez le texte de Zola extrait de *Thérèse Raquin*.

**2 Dissertation** : Le personnage de roman doit-il être un modèle ? Vous fonderez votre réflexion sur les textes du corpus et ceux que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

**3 Invention** : Faites le récit d'un crime commis par le personnage principal vous livrerez au lecteur les interrogations et les angoisses du criminel.

### Texte A

*Thérèse est mariée avec Camille et est la maîtresse de Laurent. Ils décident de tuer le mari.*

La barque allait s'engager dans un petit bras, sombre et étroit, s'enfonçant entre deux îles. On entendait, derrière l'une des îles, les chants adoucis d'une équipe de canotiers qui devaient remonter la Seine. Au loin, en amont, la rivière était libre.

Alors Laurent se leva et prit Camille à bras-le-corps.

Le commis éclata de rire.

- Ah ! non, tu me chatouilles, dit-il, pas de ces plaisanteries-là... Voyons, finis : tu vas me faire tomber.

Laurent serra plus fort, donna une secousse. Camille se tourna et vit la figure effrayante de son ami, toute convulsionnée. Il ne comprit pas ; une épouvante vague le saisit. Il voulut crier, et sentit une main rude qui le serrait à la gorge. Avec l'instinct d'une bête qui se défend, il se dressa sur les genoux, se cramponnant au bord de la barque. Il lutta ainsi pendant quelques secondes.

- Thérèse ! Thérèse ! appela-t-il d'une voix étouffée et sifflante.

La jeune femme regardait, se tenant des deux mains à un banc du canot qui craquait et dansait sur la rivière.

Elle ne pouvait fermer les yeux ; une effrayante contraction les tenait grands ouverts, fixés sur le spectacle horrible de la lutte. Elle était rigide, muette.

- Thérèse ! Thérèse ! appela de nouveau le malheureux qui râlait.

À ce dernier appel, Thérèse éclata en sanglots. Ses nerfs se détendaient. La crise qu'elle redoutait la jeta toute frémissante au fond de la barque. Elle y resta pliée, pâmée, morte.

Laurent secouait toujours Camille, en le serrant d'une main à la gorge. Il finit par l'arracher de la barque à l'aide de son autre main. Il le tenait en l'air, ainsi qu'un enfant, au bout de ses bras vigoureux. Comme il penchait la tête, découvrant le cou, sa victime, folle de rage et d'épouvante, se tordit, avança les dents et les enfonça dans ce cou. Et lorsque le meurtrier, retenant un cri de souffrance, lança brusquement le commis à la rivière, les dents de celui-ci lui emportèrent un morceau de chair.

Camille tomba en poussant un hurlement. Il revint deux ou trois fois sur l'eau, jetant des cris de plus en plus sourds.

Laurent ne perdit pas une seconde. Il releva le collet de son paletot pour cacher sa blessure. Puis, il saisit entre ses bras Thérèse évanouie, fit chavirer le canot d'un coup de pied, et se laissa tomber dans la Seine en tenant sa maîtresse. Il la soutint sur l'eau, appelant au secours d'une voix lamentable.

Les canotiers, dont il avait entendu les chants derrière la pointe de l'île, arrivaient à grands coups de rames. Ils comprirent qu'un malheur venait d'avoir lieu : ils opérèrent le sauvetage de Thérèse qu'ils couchèrent sur un banc, et de Laurent qui se mit à se désespérer de la mort de son ami. Il se jeta à l'eau, il chercha Camille dans les endroits où il ne pouvait être, il revint en pleurant, en se tordant les bras, en s'arrachant les cheveux. Les canotiers tentaient de le calmer, de le consoler.

- C'est ma faute, criait-il, je n'aurais pas dû laisser ce pauvre garçon danser et remuer comme il le faisait...

À un moment, nous nous sommes trouvés tous les trois du même côté de la barque et nous avons chaviré... En tombant, il m'a crié de sauver sa femme...

Zola *Thérèse Raquin*, 1867

### Texte B

Immobile, Jacques maintenant la regardait, allongée à ses pieds, devant le lit. Le train se perdait au loin, il la regardait dans le lourd silence de la chambre rouge. Au milieu de ces tentures rouges, de ces rideaux rouges, par terre, elle saignait beaucoup, d'un flot rouge qui ruisselait entre les seins, s'épandait sur le ventre, jusqu'à une cuisse, d'où il retombait en grosses gouttes sur le parquet. La chemise, à moitié fendue, en était trempée. Jamais il n'aurait cru qu'elle avait tant de sang. Et ce qui le retenait, hanté, c'était le masque d'abominable terreur que prenait, dans la mort, cette face de femme jolie, douce, si docile. Les cheveux noirs s'étaient dressés, un casque d'horreur, sombre comme la nuit. Les yeux de pervenche, élargis démesurément, questionnaient encore, éperdus, terrifiés du mystère. Pourquoi, pourquoi l'avait-il assassinée ? Et elle venait d'être broyée, emportée dans la fatalité du meurtre, en inconsciente que la vie avait roulée de la boue dans le sang, tendre et innocente quand même, sans qu'elle eût jamais compris.

Mais Jacques s'étonna. Il entendait un reniflement de bête, grognement de sanglier, rugissement de lion ; et il se tranquillisa, c'était lui qui soufflait. Enfin, enfin ! il s'était donc contenté, il avait tué ! Oui, il avait fait ça. Une joie effrénée, une jouissance énorme le soulevait, dans la pleine satisfaction de l'éternel désir. Il en éprouvait une surprise d'orgueil, un grandissement de sa souveraineté de mâle. La femme, il l'avait tuée, il la possédait, comme il désirait depuis si longtemps la posséder, tout entière, jusqu'à l'anéantir. Elle n'était plus, elle ne serait jamais plus à personne.

Emile Zola, *La Bête humaine*, 1890

### Texte C

*Chômeur à vingt-quatre ans, Frank Chambers arpente les routes, une petite valise à la main, à la recherche d'un emploi. Il s'arrête à une station-service restaurant. Le patron, Nick Papadakis, qui exploite l'établissement avec son épouse Cora, lui propose un travail. Après avoir aperçu la jeune femme, Frank accepte de rester et devient rapidement son amant. Ensemble, ils décident de tuer Nick.*

Nous sommes parvenus au sommet et nous nous sommes attaqués à la descente. Elle a arrêté le moteur. Le ventilateur a tourné vite pendant un moment, puis il a stoppé. Elle de nouveau embrayé au bas de la côte. J'ai regardé le thermomètre. Il était à 95. Elle est repartie jusqu'à la montée suivante et le thermomètre a continué de monter.

- Sans blague. Sans blague.

C'était notre signal. Une de ces choses idiotes qu'on peut dire toujours sans que personne y prenne garde. Elle a lancé l'auto sur l'un des bords. En dessous, il y avait un ravin dont on ne pouvait voir le fond. Il avait bien deux cents mètres.

- Je crois qu'il faut laisser refroidir un peu.

- Bon Dieu, je crois bien. Regarde-moi ça, Franck, regarde donc !

- Quoi ?

- Le thermomètre est à 97. Dans une minute ça va bouillir.

- Laisse bouillir.

J'avais saisi la clef anglaise. Je l'avais mise sous mes pieds. Mais à ce moment précis, j'ai aperçu en haut de la côte les lumières d'une auto. J'ai dû attendre. Une minute de plus et la voiture serait passée au bon moment.

- Si tu chantaient quelque chose, Nick ? Il a regardé le paysage sinistre autour de lui, mais il n'avait guère envie de chanter. Puis il a ouvert la portière et il est descendu. Nous l'avons entendu qui vomissait derrière la voiture. Il était là quand l'auto nous a croisés. J'ai noté le numéro dans ma tête. Puis j'ai éclaté de rire. Cora s'est retournée vers moi.

- Tu piges...ils auront ainsi quelque chose à se rappeler: les deux hommes vivaient quand ils sont passés !

- As-tu pris le numéro ?

- 2 R.58.01-2R.58.01. Ça va, je le sais aussi.

- Ça colle.

Le Grec est revenu. Il semblait en meilleur état.

- Vous avez-t-y entendu ?

- Quoi ?

- Quand t'as ri...Y a un écho ! un écho magnifique !

Il a lancé une note aiguë. Ce n'était pas un air, c'était juste une note haute, comme sur un disque de Caruso. Il a cessé brusquement et il a attendu. La note est revenue, claire et précise, et elle s'est arrêtée net comme il l'avait fait.

- C'est-y pareil à ma voix, ça ?

- Du pareil au même, vieux, on s'y tromperait.

- Mince, alors, c'est chouette !

Il est resté planté là, pendant cinq minutes, lançant ses notes aiguës et les écoutant revenir vers lui. C'était la première fois qu'il entendait sa voix résonner comme ça. Cela l'amusait comme un singe qui se voit dans un miroir. Cora me regardait. Nous avions à faire. J'ai commencé à rouspéter.

- Dis donc ? Tu crois qu'on n'a que ça à faire ? T'écouter chanter pour toi seul dans la nuit ? allez , monte, qu'on fiche le camp !

- Il est tard, Nick.

- Ça va, ça va.

Il est monté, mais il a mis sa tête à la portière pour lancer encore une note. Je me suis baissé et tandis qu'il avait encore la tête dehors, j'ai saisi de nouveau la clef anglaise. Sa tête a craqué et je l'ai sentie craquer. Il a sauté en l'air et s'est recroquevillé sur le siège comme un chat sur un sofa. Il m'a semblé qu'il mettait des heures à rester immobile. Puis Cora a laissé échapper un drôle de gloussement qui s'est terminé en un gémissement...car l'écho, soudain, renvoyait la note que le Grec avait lancée. La note vibra comme il l'avait fait vibrer, puis diminua, s'arrêta, s'immobilisa.

James M.Cain, *Le Facteur sonne toujours deux fois*, 1946 Traduit de l'anglais par Sabine Berritz.